

vaient aller plus loin tant ils étaient épuisés et transis. Il était quatre heures et nous eûmes ordre de mettre à terre. Personnellement nous étions d'avis de continuer aussi loin que possible par le magnifique clair de lune qu'il faisait, et nous ne comprenions pas l'opportunité de camper si tôt lorsque nous n'avions rien pour souper. Toutefois nous arrêtasmes, bien décidé à ne plus camper avant d'arriver aux premières habitations.

Après avoir soigneusement attaché nos radeaux aux arbres du rivage, les travaux du campement commencèrent. Jamais nous n'oublierions cette soirée, dont chaque détail était bien fait pour laisser dans notre âme un long souvenir. Près du feu que nous venions d'allumer était agenouillé Nicolas, assis sur ses talons les coudes appuyés sur ses genoux et le visage caché dans ses mains. Il faisait pitié à voir, et devait être le premier à succomber dans ce voyage de misère. Pas un mot ne s'échappait de ses lèvres, mais sa poitrine exhalaît une plainte incessante, dont les sons intérieurs nous donnaient le frisson, car nous ne pouvions oublier que de lui à nous il n'y avait que la distance de deux ou trois jours. Assis sur un tronc d'arbre et se tenant à l'écart, l'œil vitreux, Thomas, son fils, regardait tout avec une expression indéfinissable de peine et d'étonnement. Il semblait qu'il fût surpris de se trouver si faible, lui le plus vigoureux porteur du parti, lui toujours le premier en avant, dont le bras de fer taillait avec tant d'habileté et de force dans la forêt. Il était là immobile, incapable de mouvement et sa hache, devenue inutile dans ses mains, servait en ce moment à ses compagnons moins épuisés.

Jacques, notre infirme, tenait bon, ainsi que Simon et son fils, Moïse, et Jean Baptiste. Les tentes étaient levées lorsque Simon, fils, nous arriva en boitant; il venait de s'ouvrir avec sa hache une large blessure sur le haut du pied, entre les deux premiers doigts. Encore un blessé au moment où nous avions besoin de toutes nos forces! Sur nos sept porteurs il ne nous restait donc pour ainsi dire que trois hommes valides, et encore Simon souffrit-il encore de ses reins et d'une blessure au bras. Tout semblait s'opposer à notre sortie de la forêt.

Lorsque la nuit vint envelopper de ténèbres notre camp découragé, le plus morne silence régnait parmi nous. Le feu du bivouac n'éclairait plus ces fraîches figures, si rieuses au départ, et qui chaque soir attendaient gaiement le souper, dont les gros

bouillons, en s'élevant au-dessus du pot-au-feu, réjouissaient les oreilles et les yeux des voyageurs. Le cuisinier avait renoncé à ses fonctions, faute de matériaux, et après cette longue journée de marche, de pluie et de fatigues, nous n'avions qu'une dernière pincée de thé pour nourrir dix hommes. Disons-le, le cœur nous saignait en contemplant l'expression de désappointement marquée sur les traits amaigris de ces hommes habitués aux plus rudes travaux, mais non à se passer de souper, la faim venue, et elle était arrivée depuis quelques heures avec son cortège de tiraillements d'estomac. Depuis longtemps, les rations avaient été diminuées, et au moment où elles manquaient complètement, les hommes, comme on l'a vu, étaient déjà en partie épuisés. En prenant notre dernière tasse de thé, la discussion s'engagea sur le nombre de jours que nous pouvions vivre ainsi sans manger. "Je crois, disait M. Neilson, qu'on peut vivre comme cela trois ou quatre jours en marchant, mais après cela on ne doit pas aller loin." "C'est le deuxième jour, répondit Simon, qu'on souffre le plus, après cela on affaiblit, mais on ne souffre pas beaucoup. Si on savait seulement où on est." "Moi je crois, reprit M. Neilson, qu'on est encore bien haut dans la rivière et qu'on sera peut-être deux ou trois jours avant d'arriver à la rivière des Aulnets. Si on peut rencontrer des maisons là, on est bien sûr d'y arriver. Mais, qui sait, peut-être bien qu'on ne rencontrera pas de maisons avant d'arriver au lac, et alors il nous faudra trois ou quatre jours de plus. On aurait, je crois, plus court à trouver les maisons en allant à l'Est; il ne doit y avoir que quelques milles d'ici au lac Kenogomichiche." "On fera mieux, répondit Simon, de suivre la rivière, maintenant qu'on l'a on est bien sûr qu'elle descend vers le lac, et il faut toujours qu'elle ait un bout sûrement. Toujours que, si le bon Dieu veut nous prendre, il a son embelle à cette heure; mais sûrement il n'est pas assez mauvais pour nous faire tous mourir de faim."

Telle était en effet notre seule espérance de salut, et de bonne heure les couvertes se refermèrent sur les dormeurs, qui s'efforcèrent de se convaincre de la vérité de cet axiome: "Qui dort dîne."

A CONTINUER.

La suite de la troisième partie: la quatrième partie: Avenir du lac St. Jean; et la cinquième partie: Retour et Conclusion, pour le prochain Numéro.